

LES COMMIS.

Nos lecteurs savent que sur la terre il y a des gens malheureux, des gens qu'aucun souffle de bonheur n'atteint ; des gens que le destin condamne à souffrir, à souffrir toujours.

Sans contredit, les commis sont de ce nombre, et nous croyons sincèrement que pour embrasser cet état, il faut avoir une vocation spéciale, une vocation qui demande un courage inébranlable, une patience angélique et une obéissance surhumaine.

En effet, à quelles misères, à quelles vicissitudes innombrables ne sont pas exposés ces pauvres martyrs qu'on appelle commis, et qui, du matin au soir, de l'année à l'année, de la vie à la mort, sont obligés de se soumettre aux caprices révoltants, aux commandements tyranniques d'un patron, le plus souvent hélas ! sans cœur et sans entrailles, qui ne cherche que sa prospérité et sa fortune.

Heureusement, cette règle générale a ses exceptions et, parmi les marchands, nous en trouvons d'humains, de charitables, voire même de sensibles, mais combien ces exceptions sont rares, et qu'elles sont difficiles à rencontrer.

Si encore on allouait aux commis un salaire proportionné à leurs souffrances et à leurs fatigues, on pourrait peut-être pardonner à leurs bourreaux les supplices qu'ils infligent à ces victimes de leur insatiable cupidité, mais bien au contraire, la plupart d'entre eux ne reçoivent qu'une somme à peine suffisante à leur entretien, et plusieurs même, après quatre ou cinq années de travail, sont encore obligés d'avoir recours à leurs parents pour se procurer les hardes qui ne sont pas de toilette.

Avant de clore cet article, nous voulons faire appel à tous les marchands qui ont encore un cœur qui bat dans leur poitrine et, au nom de l'humanité, de la charité et de la justice, nous les prions d'avoir quelque égard pour leurs infortunés esclaves et nous osons espérer qu'ils daigneront y répondre en se montrant bons et justes envers leurs employés.

Tou-Tou.

Le "Charivari" a l'œil ouvert sur M. Bolduc, membre de la Corporation et ex-trésorier de différentes sociétés bienveillantes de cette ville.

Si ce Monsieur ne se hâte de régler bientôt une question en litige, depuis déjà quelque temps entre lui et une de ces sociétés, le "Charivari" se verra dans l'obligation de s'acquitter de cette tâche lui-même,—et cela dans son prochain numéro.

—ooOoo—

Un galant.

M. Edouard O'Brien, notaire de cette ville, est en ce moment à Chicoutimi.

Malgré la terrible chaleur qui nous assiége et les nombreux malaises qu'on éprouve dans une ville, pendant la belle saison, nous n'aurions jamais cru que M. O'Brien put se décider à quitter, ne fut-ce que pour un instant, les murs si hospitaliers de notre bonne ville de Québec.

En effet, les intérêts les plus grands ne devaient-ils pas le forcer à faire le sacrifice d'un voyage sur les eaux du Saguenay ? Ne devait-il pas préférer les amusantes soirées de la ville au pittoresque et monotone paysage qui se déroule sur les deux rives de ce magnifique vassal du St. Laurent ?

N'avait-il pas ici de nombreuses conquêtes à surveiller et à défendre ? Son départ momentanément n'allait-il pas gonfler bien des poitrines, blesser bien des cœurs, et remplir de larmes les yeux veloutés d'une foule de jeunes filles gagnées par les beaux yeux et la bonne mine de notre Adonis québécois ?

M. O'Brien a passé par dessus toutes ces raisons, et aujourd'hui le voilà, je ne dirai pas à la campagne, mais en campagne et, comme Marlborough, ne sait quand reviendra.

Toujours est-il qu'il nous reviendra couvert de lauriers et chargé des dépouilles de ses conquêtes, car le galant O'Brien, à Chicoutimi comme à Québec, est l'idole des jeunes filles et le favori des dames.

Jedi de la semaine dernière, nous le rencontrions dans le village, accompagné de trois demoiselles, qui n'avaient pu résister à la tentation d'aller faire un tour de voirie avec notre irrésistible notaire. Inutile de dire qu'elles se disputaient les sourires de ce favori de Cupidon.

Gentilles colombes, qu'il a laissées ici dans le deuil et dans les larmes, ne croyez pas que cet inconstant joue là un rôle sérieux ; non, faites disparaître les perles humides qui ornent les longs cils de vos paupières et au retour, je puis vous assurer qu'il viendra déposer à vos pieds les lauriers cueillis sur le champ de bataille de Chicoutimi.

Tou-Tou.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES.

1er Août. A la prochaine session du Parlement fédéral, M. John Veldon demandera la permission d'établir un harem en arrière de sa pharmacie.

2 Août. M. Joseph Faffard, marchand de l'Islet, s'enrôlera dans le club des crosseurs dit

des *Infirmes* et son exemple entraînera un grand nombre de ses co-paroissiens qui tiennent à l'imiter.

4 Août. Plusieurs commis, tant du genre masculin que du genre féminin, doivent arriver prochainement d'Angleterre, à la demande expresse de M. Glover, marchand de la Haute-Ville afin de servir les nombreuses pratiques qui fréquentent son magasin.

5 Août. Une nouvelle société en opposition à la société des Pointeurs et à celle des Jaunes se fonde en ce moment à Québec : elle aura pour devise : *Roule ta bosse*. Les membres sont déjà nombreux et on pense qu'elle luttera avantageusement contre les sociétés qu'elle veut combattre.

L'HOTEL FRECHETTE.

Notre but, en fondant le *Charivari*, était d'en faire un journal essentiellement critique et non un journal où l'encens et la louange seraient prodigués aux idoles populaires.

Cependant, malgré ce but que nous continuons religieusement à remplir, nous ne voulons pas nous priver du plaisir de louer quelque fois les personnes et les établissements qui le méritent, et, aujourd'hui même, nous ferons diversion à notre habitude en parlant de l'hotel Fréchette.

Après avoir visité plusieurs hôtels de cette ville, nous ne craignons pas de dire que le propriétaire de l'hotel Fréchette est celui qui s'occupe le plus d'améliorer son matériel et de le rendre confortable, afin d'en faire un des premiers établissements de cette ville.

Lorsque vous entrez dans la salle à dîner d'un hotel, la première chose qui frappe votre vue est une longue table, vous rappelant les tables qui ornent les réfectoires des collèges, et qui ressemblent pas mal à un jeu de quille, plus propre à amuser un flaneur, qu'à étaler les aliments nécessaires à l'estomac d'un homme affamé.

Eh ! bien, à l'hotel Fréchette, cette routine de réfectoire est disparue, et aujourd'hui, de magnifiques tables d'hôte, à la Parisienne, attendent, chargées des mets les plus succulents, le gastronome qui satisfait toujours amplement son appétit, en allant prendre un repas là.

En voyant les huit personnes assises autour de ces nouvelles tables, on serait tenté de croire qu'on a devant les yeux une famille prenant ensemble son repas habituel.

Là, des amis peuvent se placer ensemble et ne pas être gênés par un indiscret voisin qu'ils ne connaissent pas, et qui quelquefois leur fait prendre un repas capable de leur charger l'estomac et de les alliter pour quinze jours.

Visitez l'hôtel Fréchette et vous serez satisfait.

Tou-Tou.

Sir Geo. Cartier ayant fait don de sa tuque au musée impérial de France, l'empereur Napoléon, pour remercier l'honorable Baronnet de ce don généreux, l'a décoré de la Grand' Croix de la Légion d'Honneur.

UN ORATEUR.

Le président de la société St. Jean Baptiste de St. Sauveur, L. P. Falardeau, notaire privé, a prononcé, le jour de la célébration de notre fête nationale, un discours que nous publions bientôt et qui est un vrai modèle de genre.